

Postface
TOUTE CHOSE A-T-ELLE UN PRIX ?

“L’Eternel aurait dû faire les hommes d’or afin qu’ils puissent mieux s’acheter et se vendre les uns aux autres”, s’est un jour exclamé Balzac. Que les hommes comme les choses aient un prix, voilà qui paraît encore plus évident dans une époque, la nôtre, où la pratique des affaires est devenue si frénétique que, pour se justifier, on en est venu à parler de “culture” d’une manière assez déconcertante pour les conservateurs des mots : culture commerciale, culture financière, et aussi culture d’entreprise. Culture, ce mot qui, depuis la nuit des temps, était utilisé pour nommer les activités agricoles, depuis le XVI^e siècle pour désigner le déploiement des facultés intellectuelles, depuis la fin du XVIII^e pour faire référence aux manières d’être et de vivre des sociétés humaines, et qui avait même été repris au XIX^e siècle par référence aux exercices du corps (la culture physique), le voilà donc aujourd’hui pris en otage par les acteurs de l’économie.

Ah, il faut s’y faire car tel est le sort de tant de mots auxquels, dans la fièvre de l’innovation, on demande de dire davantage ou autre chose que ce qu’ils étaient habitués à exprimer. Pendant longtemps, et parce que Winston Churchill, dit-on, les avait utilisés dans un discours, les mots “rideau de fer” (*iron curtain*) n’ont plus désigné, en première instance, le rideau pare-feu des théâtres ni celui qui protège les magasins, mais la ligne séparant deux blocs antagonistes de l’Europe.

C’est la vie du langage et il n’y aurait pas lieu d’en être offusqué, n’était que ces dérives du sens engendrent parfois des malentendus aux conséquences imprévisibles. Montaigne, dans

ses *Essais*, notait déjà que “la plupart des occasions de trouble du monde sont grammairiennes”. Et Gaston Bachelard, bien plus tard, avait pressenti la montée de la dernière guerre mondiale par l’observation des malentendus sémantiques qui opposaient les hommes en les persuadant que tels mots qu’ils employaient avaient un sens opposé à celui que lui donnaient d’autres. De nos jours encore, s’agissant d’un même individu, le *héros* des uns est un *criminel* pour les autres...

Le mot “culture”, compte tenu du prestige qui lui est accordé, est donc mis à toutes les sauces, sans beaucoup de nuances. Mais il ne faudrait pas s’imaginer que, pour avoir acquis une “culture” commerciale, financière ou d’entreprise, on possède du même coup cette culture que l’on appelle “générale”. A l’inverse, il ne faut pas non plus se dire que la culture économique est étrangère à l’autre. La culture, à vrai dire, est un vaste champ de connaissances et de réflexion ouvert à toutes les disciplines. Et jamais personne n’en a la pleine propriété. C’est pourquoi la culture pourrait être définie comme le lieu de questionnements qui engendrent indéfiniment de nouvelles questions afin de faire toujours plus de clarté dans nos connaissances, dans notre pensée et dans notre conduite.

Et c’est par quoi l’on revient à la question du prix des choses. Car, dans le monde avide et frénétique où nous vivons, on tient intuitivement pour acquis que chaque chose a sa valeur, son usage et donc son prix. En somme, on a l’impression – et, d’un pas allégrement franchi, on a la certitude – de vivre dans un monde où, fût-ce de manière implicite, tout porte étiquette et code-barre. Rien n’est pourtant moins sûr. Le bonheur, le plaisir, le désir, la joie, la jouissance, la peine, la douleur... ces choses-là sont-elles étiquetées, ont-elles un prix ? Oui, certes, mais de manière symbolique car ce que l’on obtient ou ressent, il faut toujours le “payer” d’un effort, d’un sacrifice, de patience, d’assiduité, de volonté. Au “prix” d’un peu d’attention, on voit que ce prix-là n’est pas de même nature que celui du pain, du téléviseur ou du voyage. Et pour s’en bien rendre compte, il suffit

de remplacer “payer” par “acheter”. On n’achète pas le bonheur, on le conquiert ou on l’obtient par des dispositions particulières. On n’achète pas le désir, on le cherche, on le découvre, on l’attise. Et ainsi de suite. Et pas davantage le sacrifice, la patience, l’assiduité ou la volonté ne figurent sur des tarifs ou dans des catalogues de vente. Au lieu que ce soit avec le billet de banque, le chèque ou la carte de crédit, on paie ces choses immatérielles par des gestes, des comportements, des attitudes, des pensées qui sont tout aussi immatériels. Et la mesure de ces richesses est par force d’un autre ordre.

Que les richesses ne soient pas toutes de nature vénale, c’est une évidence, cela se savait. Jean Giono, par exemple, en 1936, avait intitulé l’un de ses livres : *Les vraies richesses*. Sachant ce que l’on sait de Giono et à en juger par l’adjectif “vraies” apposé à “richesses”, on devine lesquelles : le pain, la forêt, le ciel, la proximité avec la nature, l’artisanat, la convivialité, richesses qui font alternativement le plaisir, la douceur et le bonheur de vivre.

Mais si, en plus des richesses matérielles qui sont liées à la possession, à l’argent ou au pouvoir, et des “vraies” richesses que célébrait Giono, il y en avait encore une autre sorte ? Celle qui vient de la connaissance et de l’imagination, celle qui a fait dire au psychanalyste Jacques Lacan, connu pour être amateur de calembours significatifs, que la jouissance, c’est “jouir du sens”, et que cela consiste à prendre et avoir du plaisir dans la réception des ondes que produit et diffuse ce qui nous est révélé.

Ecrivain et sociologue, Jean Duvignaud, sur ce sujet, a écrit un petit livre qui ne l’est que par le petit nombre de ses pages : *Le prix des choses sans prix*. Sous ce titre qu’il a cueilli dans l’œuvre de l’économiste François Perroux, il interpelle le lecteur au sujet de l’imagination créatrice, de l’invention scientifique, politique ou sociale, du jeu, du plaisir, de la rêverie. Ne se trouve-t-on pas là confronté, nous fait-il entendre, à des valeurs qui, pour n’avoir pas de prix “coté”, n’en sont pas moins fort “estimables” et même parfois “inestimables” ?

Et elles le sont dans la mesure où, dit Duvignaud, elles procèdent de “l’insurrection du possible dans la vie réelle”. Autrement dit, elles manifestent notre révolte contre l’interdiction d’inventer, d’imaginer, de créer dont souvent on croit se sentir victime. Duvignaud nous incite par là à prendre conscience que l’une des richesses essentielles de l’être humain (donc de chacun de nous) est la capacité que nous avons – mais trop souvent nous l’ignorons ou feignons de l’ignorer – de nous affranchir de limites et d’interdits qui sont parfois réels, tangibles (les lois, les règles, les frontières), mais souvent aussi sont de pures inventions suscitées par nos craintes, nos peurs, nos angoisses ou nos fantasmes. Et il nous incite à les refouler en ouvrant les portes de notre imagination et les vannes de notre sensibilité. Et d’ailleurs, sous-entend-il, qui ou quoi nous interdirait d’être imaginatifs, créatifs, inventifs, amoureux ou même contemplatifs ?

Ainsi comprend-on que si, au fil de l’existence, avec l’éducation, l’enseignement et la formation, nous avons été capables de grandir et de nous développer, en revanche nous sommes encore trop entravés, bridés, inhibés et même soumis pour oser déployer notre personnalité et des capacités qui sont pourtant stockées dans les cales de notre for intérieur.

Dans un livre intitulé *Un sage est sans idée*, le philosophe et sinologue François Jullien, lui, expose la forme de sagesse chinoise qui consiste à ne pas faire obstacle aux idées nouvelles avec le rempart de celles que nous possédons déjà. Ce qui revient à suggérer que l’illimitation de la pensée et de la fertilité de l’esprit est davantage entravée par nous-mêmes que par les autres ou par les circonstances.

Ainsi revient-on aux gens qui, dans le désir de réussir leur carrière, se sont résolument employés à acquérir une culture d’entreprise. Et c’est afin de leur dire que cette culture ne saurait être complète sans une culture plus générale, ni surtout sans la volonté de découvrir en eux des valeurs, des potentialités, des ressources, bref le gisement de ces “choses sans prix” qui, de prix – au sens symbolique –, en ont tant.

Les astrophysiciens qui explorent l'espace et le temps affirment que, pour quatre-vingt-dix pour cent, l'Univers est constitué par une masse de matière noire, invisible et encore inexplicable. Les neurochirurgiens qui avancent à pas de géant dans la connaissance du cerveau, de sa structure et de ses mécanismes ne sont pas loin de faire une estimation similaire. Dans le premier cas par simple comparaison, dans le second par des perspectives plus précises et plus proches, ne faut-il pas voir là une exaltante incitation à nous aventurer dans nos propres *terrae incognitae* ?

Dans l'exploration et l'exploitation de ce monde, tantôt inconnu, tantôt malconnu, qui est le nôtre et en nous, la fréquentation des arts peut jouer un rôle très révélateur. Qui, écoutant une sonate, un quatuor ou une symphonie n'a pas senti que la musique l'entraînait dans une réflexion si proche de l'absolu que jamais les mots ne l'y auraient conduit ? Qui, devant un tableau, ancien ou moderne, n'a pas eu, une fois au moins, la sensation que les formes et les couleurs apportaient au sujet un supplément de sens dont il était désormais possible de faire usage pour mieux voir le monde autour de soi et au fond de soi ? Qui, en écoutant ou en découvrant un poème, n'a pas eu, ne serait-ce qu'un jour, l'illumination qui révèle à la fois l'étendue, la complexité et la richesse des sensations ? Qui, allant au théâtre ou au cinéma pour assister à une comédie ou à un drame dont il savait d'avance l'issue et l'essentiel, n'a pas découvert des abîmes insoupçonnés, en lui et autour de lui ? Qui, un jour, en lisant un roman, n'a pas compris que la structure du monde comporte plus d'étages, plus de greniers et plus de labyrinthes auxquels on accède par des portes dérobées qu'il n'avait l'habitude d'en connaître ?

Pour illustrer le propos, allons cueillir quelques citations dans l'un de ces "herbiers" où l'on consigne les éblouissements qui, un jour, ont ouvert des fenêtres sur des paysages que jamais jusqu'alors, bien que l'on soupçonnât leur présence, on n'avait tenté d'explorer, de parcourir ou d'inventorier...

“On n’habite pas un pays, dit Cioran, on habite une langue.” A ces deux patries mentales, la langue et la terre, parfois fort éloignées l’une de l’autre (exilés, réfugiés, immigrés), vous y aviez déjà pensé ?

“La vie, écrit Hugo, est une phrase interrompue.” A-t-on mieux dit que notre vie est permanente tentative de nous exprimer jusqu’à l’heure où la mort vient sans autre façon nous clouer le bec ?

“La tragédie du grand âge, lit-on chez Oscar Wilde, ce n’est pas que l’on est vieux, mais que l’on est jeune.” Et qui, arrivé au troisième âge de la vie, n’a pas ressenti la douleur causée par la présence muette, au fond de lui, d’une jeunesse désormais paralytique qu’il aurait dû aménager au cours du temps ?

“Ne me secouez pas, confie Henri Calet, je suis un sac plein de larmes.” Et dans votre sac, songez-y sans trop de pudeur, qu’est-ce qui stagne qu’un secouement ferait sortir ?

Cesare Pavese, lui, s’exclame que “les malheurs ne suffisent pas pour faire d’un con une personne intelligente”. Sous la droliatique impertinence, quelle vérité incontournable qui nous contraint de penser bien haut ce que l’on se dit tout bas !

“On dit que les âmes n’ont pas de sexe”, note Joseph Joubert qui ajoute : “Oh que si !” Pour peu que la jalousie vous eût un jour atteint d’une de ses flèches, vous savez que, même avec le corps absent, la sensualité demeure. Avec ses éblouissements et ses ravages.

C’est le même Joubert qui, jetant un voile sur la cruauté, écrit encore : “Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil.”

Dans cette récolte faite parmi des milliers de notations inattendues et surprenantes, tout ce qui d’un seul coup saisit, bouleverse, émeut, s’infiltré et se répand en nous de manière que sitôt “après” on n’est plus comme juste “avant”, il faut le dire : ce n’est pas tombé du ciel. Ce sont les fruits, pour reprendre le mot de Duvignaud, de véritables “insurrections” advenues dans le for intérieur des créateurs.

Et, à des échelles différentes, nous sommes tous des créateurs, chacun de nous a la capacité d'entendre, de voir, de sentir ce qui mijote ou mitonne en lui et n'attend que détermination et clairvoyance pour s'exprimer par un langage adéquat – mots, formes, couleurs, sons. Pour être créateur, en effet, point n'est besoin de se produire sur scène ou à l'écran, ni d'exposer dans une galerie, ni de décrocher un prix littéraire. La vie elle-même est le lieu d'une création permanente de ces "choses sans prix", elle est le théâtre de ces insurrections de l'esprit, de ces révoltes de la pensée dont la valeur vient, on le sent, on le sait, de l'épanouissement qu'elles apportent.

Sous peine d'escamoter un aspect important, on ne saurait interrompre cette réflexion sans faire référence à la question du temps. Car, quand le travail, la famille, la vie vous accaparent, où aller prendre le temps qui serait nécessaire au réveil de capacités en sommeil et à leur déploiement ? La réponse tient dans une réplique de *Roméo et Juliette* : "Car dans une minute il y a un grand nombre de jours." Et mieux encore dans une phrase de Cocteau que l'on trouve dans un livre malicieusement intitulé *La machine infernale* : "Le temps des hommes, dit-il, est de l'éternité pliée." Ce qui suggère que, pour trouver le temps de lire, d'écouter, de voir et de laisser monter en soi les geysers ou les insurrections, il suffit peut-être de déplier, de déployer ce temps qui ne nous paraît bref que pour avoir été comprimé par la manière dont nous gérons notre vie. Dans un sac de pommes, faisait remarquer un sage, on peut encore verser beaucoup de riz. Des mots ! dira-t-on. Peut-être... mais pourquoi ne pas essayer, pourquoi ne pas les mettre à l'épreuve ?

Pareille tentative de libérer ce que nous maintenons enfermé au fond de nous par convenance, habitude ou superstition, pourrait n'être, certes, qu'une manière de mieux disposer notre esprit aux fonctions qui lui sont propres. Mais ce pourrait être aussi une façon de découvrir et de comprendre que, tout au long de la traversée de notre existence, sont des oasis où, si peu que l'on y séjourne, on peut arrêter le temps et savourer une part

d'éternité. Car telle est la magie dans un univers où les choses sans prix bénéficient des lois de l'hospitalité : on y peut faire un pied de nez au temps.

*par HUBERT NYSSSEN,
Ecrivain, fondateur des éditions Actes Sud*